

CHAPITRE PREMIER

La naissance d'une passion. Jeux d'enfant et perversité de femme. Au seuil du mystère.

J'étais alors un jeune garçon de quinze ans, Sophie avait le même âge. Nous avons passé l'été ensemble à la campagne à K..., où les parents de Sophie occupaient une maison voisine de la nôtre.

Mes frères, plus âgés que moi, faisaient une cour acharnée à Sophie, et moi, quoique amoureux à en perdre l'esprit, je n'osais les imiter, car je ne pouvais pas encore passer pour un jeune homme ; j'étais toujours un petit garçon, bon pour ramer sur un canot ou accomplir toutes sortes de corvées, mais nullement en âge de faire la cour à une jeune beauté.

Enfin, mes frères partirent ; il resta quelques jeunes gens plus âgés que moi, mais comme ils étaient occupés par d'autres jeunes filles, je pus dès lors, m'occuper de Sophie sans obstacles. Malheureusement cet heureux temps ne devait pas durer plus de trois jours. Sophie partait aussi, emmenée par sa famille.

Le dernier jour (on était à la fin de septembre), une dizaine d'entre nous, tant garçons que filles avaient pris pour but d'excursion, une colline au bord d'une rivière,

appelée Mamaïevo Govodische. Il n'y avait pas loin en passant par les prairies et les clairières, pas plus de deux kilomètres, mais par suite de pluies récentes cette route était submergée et il nous fallut prendre par le village et le bois, en tout plus de six kilomètres. Déjà les lampes s'allumaient, le temps avait passé vite, le soir approchait.

— Il est temps pour moi de rentrer, nous partons cette nuit, à neuf heures, dit Sophie et il y a plus de deux heures d'ici à la maison.

— Soyez tranquille, lui dis-je, je connais un sentier, par lequel je vais vous ramener directement.

— Mais c'est inondé, après cette période de pluie, vous le savez bien.

— Je réponds de tout ; confiez-vous à moi.

Nous attendîmes encore une heure.

— Maintenant, il est temps, allons ! dis-je à Sophie.

Nous primes congé de nos compagnons qui restaient pour voir le lever de la lune, et je me dirigeai par le sentier, qui était bien connu de moi.

Certes, je n'ignorais pas, que sur la prairie, il y avait plus d'un pied d'eau... Mais j'étais follement amoureux de Sophie, et en même temps, je n'osais jamais la toucher. J'espérais donc que cette ruse me permettrait de la porter dans mes bras. Sophie avait de jolis pieds, et elle savait les chausser avec élégance, et les montrer avec coquetterie. Mon rêve était de les embrasser, de les couvrir de baisers. Je n'aurais jamais osé... Mais j'attendais le succès de mes calculs.

Quand nous atteignîmes la clairière, Sophie vit que plus loin le sentier était sous l'eau ; elle se fâcha.

— Que faire maintenant ? Il est trop tard pour revenir par l'autre chemin. C'est stupide de m'avoir amenée ici ! grondait-elle, attendez, je vais ôter mes souliers et mes bas, et marcher nu-pieds.

— Impossible, repris-je avec calme. L'eau est froide, et, il y a des cailloux.

— Ça ne fait rien, je vais essayer.

— Et vous oubliez les grenouilles... et les serpents... ajoutais-je sortant tous mes arguments préparés d'avance.

— Oui, c'est vrai, que faire ?

— Je vais vous porter. Mais c'est trop loin pour vous porter sur les mains comme un petit enfant. Je pourrais me fatiguer et vous lâcher. Il faut vous asseoir à califourchon sur mon cou, pour que je puisse avoir les mains libres et m'appuyer sur ma canne, autrement je risquerais de glisser. Ne vous asseyez pas sur ma taille, ce serait trop bas, vous pourriez avoir les pieds mouillés, parce que l'eau peut être profonde à certaines places.

— Oh ! c'est *shocking* ! reprit-elle hésitante.

— Mais puisque personne ne nous voit, et que personne ne le saura ! qu'est-ce que cela vous fait ?

Elle retroussa sa jupe, et se mit à califourchon sur mon cou, que je lui présentais en pliant le genou.

— Asseyez-vous bien à votre aise, et tenez-moi par les cheveux, lui dis-je, tout frissonnant d'émotion.

Elle s'installa ainsi que je le lui conseillais.

Je sentis son poids peser sur mes épaules, ses cuisses étreindre mon cou. Je pris ses chevilles, et je me mis debout ; puis elle me serra le buste de ses pieds, mais la jupe, quoique retroussée, ne se relevait pas plus haut que le genou, de sorte que ses jambes, qui me pressaient les joues, étaient recouvertes par elle, cela me déplaisait parce que j'avais espéré ne sentir que le linge...

Je pris ma canne, et, j'entrai dans l'eau.

Elle n'était pas profonde, et je marchai lentement, c'était moins pour ne pas glisser que pour prolonger ces enivrantes minutes.

Au milieu de la prairie immergée je me suis penché un peu, et, pliant la jambe de Sophie, je l'ai portée à mes lèvres et j'ai posé des baisers ardents sur le bout de son pied.

Elle cria, faillit perdre l'équilibre, mais bientôt se tut et m'abandonna avec complaisance ses pieds élégants et menus.

Je continuai ma route, je sortis de l'eau et je portai Sophie sur un sentier sec... mais elle n'était pas pressée de descendre... ni moi de la déposer, je me sentais fatigué mais heureux.

Enfin, nous arrivâmes à la grille du jardin. Je mis Sophie à terre près d'un banc où elle s'assit. Je m'étais mis à genoux, sans me relever, je me penchai et, enveloppant encore ses pieds de mes mains, je les couvrais de baisers plus passionnés, les plus ardents, les plus dévoués.

Alors elle s'inclina vers moi, me prit la tête entre ses mains, et soudain, approchant son visage du mien, elle me regarda dans les yeux.

— Comme tu es intéressant ! me dit-elle.

Ses lèvres se joignirent aux miennes, et j'oubliai le monde dans un baiser long et passionné.

Brusquement, elle se mit debout et s'enfuit en courant.

Le soir même, elle partait avec sa mère sans que je l'aie revue, Plus tard, j'appris qu'elle avait fait un très riche mariage, et après trois ans, était devenue veuve ; mais je ne sus jamais rien de plus.

Par une belle journée de septembre, j'étais assis sur un banc du Jardin d'Été, à Petrograd et je parcourais distraitement mon journal.

Tout d'un coup, j'entendis une voix de femme, et un rire clair, qui me semblèrent connus. En levant les yeux, je vis à quelques pas de moi une dame élégante,

en conversation animée avec un jeune officier de cavalerie. Elle ne me montrait que son dos, mais je remarquai qu'elle était de taille moyenne, habillée avec une élégance recherchée, couverte de fourrures, elle retroussait une jupe bleue foncée qui laissait voir des pieds très aristocratiques, chaussés de hautes bottines vernies, aux talons élevés et pointus. Son compagnon était un beau jeune homme d'un peu plus de vingt ans, robuste, au visage noble et fin, qui portait avec grâce, le bel uniforme d'un des régiments de la Garde.

Il donnait à sa compagne, cette assurance :

— Tout sera fait, ainsi que vous l'avez ordonné, et Paul sera à votre disposition dimanche.

Il salua la dame avec respect, et s'éloigna.

Quand elle se tourna vers moi, nos yeux se rencontrèrent ; je tressaillis, c'était Sophie.

Vivement levé de mon banc, j'allai la saluer.

— Mon Dieu : c'est vous ! s'écria-t-elle, quelle chance de vous rencontrer après dix ans. Comment allez-vous bien ?

Et elle accumula les demandes, les exclamations, sans attendre mes réponses — ce qui est, comme on sait, pour les dames, la manière de se montrer aimable. Enfin, je réussis à m'informer d'elle, et j'appris qu'elle était veuve depuis quatre ans, après trois ans de mariage ; très riche, elle aimait s'amuser à sa manière, qui était extravagante ; elle possédait près de la capitale, une villa où elle recevait beaucoup de monde, surtout de la jeunesse.

— Et vous, que faites-vous ici ? Vous souvenez-vous de Mamaïevo Govodische, notre dernière excursion ? Ça vous a plu, n'est-ce pas ? me lança-t-elle malignement. Mais vous savez : à moi aussi, je suis folle d'équitation.

— Merci, répondis-je, voilà que vous me prenez pour un cheval.

— Mais non, ne vous choquez pas : venez plutôt me voir dans ma villa, dimanche prochain, et nous ferons une magnifique partie d'équitation. Avec quels chevaux !... Vous n'en avez jamais monté de pareils.

— Merci, j'accepte avec grand plaisir, quoique, ne sachant pas si je pourrai me procurer un costume de cheval en deux jours, car j'ai laissé le mien à la campagne, chez un ami.

— Cela ne me regarde pas, venez quand même ; je tiens beaucoup, je vous en préviens, à ce qu'on soit bien habillé, mis avec élégance, même pour monter à cheval ou plutôt : surtout pour monter à cheval, quand on monte les chevaux, que je vais vous proposer. Ne vous étonnez pas, si vous trouvez quelque chose d'extravagant.

Il y avait un mystère, un sens caché, sous ces paroles et surtout dans son sourire, quand elle parlait de « ses chevaux », j'étais assez perspicace pour le deviner.

Tout en causant, je la reconduisis à son auto, et je pris congé.

Le jour même, j'allai chez mon tailleur pour lui commander le costume nécessaire. Quant aux bottes, je trouvais chez Wolf une paire des bottes destinées à un officier de cuirassier, et qui m'allaient assez bien, de sorte que le dimanche matin tout était prêt. À vrai dire, ma culotte était un peu étroite, mes bottes étaient faites plutôt pour un bal, que pour une partie de cheval ; cependant, je ne regrettais pas cette coupe collante : qui me faisait un peu un costume de ballet, ni cette élégance extrême mais pratique de mes bottes. Me souvenant des allusions faites par Sophie : je pensais en effet que ce costume devait être tout à fait approprié.

Je pris le train indiqué par Sophie.

J'étais arrivé d'assez bonne heure, et le compartiment de première classe dans lequel je m'installai se trouvait vide.

Quelques minutes avant le départ, un officier monta. Je le reconnus, c'était le même qui s'entretenait avec Sophie au Jardin d'Été.

Quoiqu'il ne m'eût jamais vu, il avait l'air mécontent, de me trouver là, et d'un air insolent, il demanda au contrôleur s'il n'y avait pas de compartiment libre. Ayant reçu une réponse négative, il s'assit nonchalamment, en face de moi, et me dévisagea d'un air malveillant.

Au moment où nous allions partir, un jeune homme en civil pénétra dans le compartiment. C'était sans doute un ami de l'officier, car celui-ci lui dit :

— Enfin, vous voilà ! vous êtes en retard, et c'est votre faute, nous n'avons pu choisir notre compartiment, nous ne pourrions pas être seuls grâce à votre retard.

Le ton de l'officier, cette façon sans-gêne de montrer que ma présence lui était désagréable, m'irritaient fortement.

Comme j'étais à peu près certain qu'il allait également chez Sophie, je me préparais à lui donner, au moment convenable, une bonne leçon.

Le train partit. Des propos s'engagèrent sur les petits inconvénients des chemins de fer. Me voyant en tenue de cheval, l'officier mit la conversation sur l'équitation, les courses, les chevaux et le dressage.

— Certains chevaux exigent une monte extrêmement ferme, qui ne leur épargne ni les coups de cravache, ni les attaques des perons. Ce n'est pas là une méthode qui convienne à tous les chevaux, mais pour quelques-uns, c'est la seule, n'est-ce pas Paul ?

C'était donc ce Paul, qui devait être à la disposition de Sophie un dimanche, c'était de lui qu'ils parlaient au Jardin d'Été.

Le contrôleur entra, demanda les billets.

Mes compagnons, en apprenant que je me rendais à Lanskaïa, manifestèrent un intérêt évident.

— Nous aussi, nous allons à Lanskaïa, me dit l'officier ; pouvez-vous me dire chez qui ?

— Chez Mme Sophie Rosen.

— Nous y allons également, permettez donc que nous fassions connaissance.

On se présenta mutuellement : il se nommait Serge Zubow, et son camarade Paul Dorf.

— J'espère dit-il, que nous verrons souvent chez notre charmante amie, et nous aurons l'occasion de pratiquer beaucoup l'équitation, n'est-ce pas, Paul ?

Et il se mit à rire en frappant ses bottes de son stick et en regardant Paul.

— Ah oui, répondit celui-ci, vous vous entendez bien au dressage, et si vous avez une nouvelle monture à dresser, il ne vous sera pas difficile de la dompter.

— Je le ferai même avec plaisir, reprit Zubow, en le regardant à la dérobée ; je ne lui ménagerai ni mon stick ni mes talons.

Cette conversation, avec ces sous-entendus insolents, que je sentais, mais ne pouvais pas saisir, m'agaçait extrêmement.

Je pris mon journal et me plongeai dans sa lecture.

Paul s'assit à côté de moi, et Zubow se coucha sur la banquette opposée.

Bientôt, nous arrivâmes à Lanskaïa, une petite station perdue au milieu de forêts immenses.

Un équipage nous attendait, et, en une demi-heure de route, à travers une forêt de pins, nous arrivâmes à

une clairière au bord d'un lac ; à proximité, au milieu d'un jardin, se dressait la villa de Mme Rosen.

Une gentille soubrette vint à notre rencontre au bord du perron, et nous montra nos chambres, où nous pûmes mettre de l'ordre dans nos toilettes.

